

13^e Festival du dessin animé et du film d'animation de Bruxelles

Carlo Mandolini

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mandolini, C. (1994). 13^e Festival du dessin animé et du film d'animation de Bruxelles. *Séquences*, (172), 10–11.



À 89mm de l'Europe de Marcel Lozinski

Une mention spéciale a été accordée au film d'Alain Lacroix, **La Malédiction**, qui raconte une anecdote drolatique sur le Titanic. Le jury a également souligné les qualités du très beau **Ave Verum Corpus** de Louise-Marie Beauchamp et d'Alain Desrochers pour la direction photo; **Repas compris** pour le scénario grinçant de Mario Bolduc; tandis qu'**Un cirque sur le fleuve** de Bruno Boulianne recevait le prix du meilleur film universitaire, deux mois après avoir été déclaré meilleur espoir aux derniers Rendez-vous. Les films québécois primés par le Festival du court métrage tranchent nettement avec l'ensemble de la production, mais il faut se demander si cinq prix et une mention ce n'est pas trop quand on considère qu'il n'y avait que vingt-trois films en lice!

Mentionnons également la victoire ex æquo de deux films du Cégep de Saint-Jérôme dans la compétition collégiale. Autre ironie, il semble que l'enseignement du cinéma soit menacé dans cette institution. Le sujet faisait d'ailleurs l'objet d'un colloque fort intéressant qui a démontré que le septième art peut et doit s'enseigner, mais pas nécessairement au sein d'une école contestée comme celle de l'INIS (le futur Institut National de l'Image et du Son). Les débats auront permis d'entrevoir les alternatives existant déjà aux États-Unis, en Europe et ici-même.

En bref, une deuxième édition réussie pour le directeur du Festival, Bernard Boulad, et sa valeureuse équipe. On se permettra toutefois de souhaiter pour l'an prochain plus de ponctualité dans les séances, moins d'ombres de techniciens sur l'écran et, on peut bien rêver, plus d'audace de la part des jeunes cinéastes. Ce n'est pas la qualité technique des oeuvres qui est remise en cause ici, mais bien leur volonté de sortir un tant soit peu du moule de la sacrosainte fiction. «Des films tracts, affiches, pamphlets, graffitis», comme disait Pierre Falardeau. Un peu moins beaux, mais un peu plus audacieux...

Mario Cloutier

13^e FESTIVAL DU DESSIN ANIMÉ ET DU FILM D'ANIMATION DE BRUXELLES

C'est au pays de Joseph Plateau, le «grand-père du cinéma» et théoricien du phénomène de la persistance rétinienne, que nous avons suivi la treizième édition de l'important festival du dessin animé et du film d'animation de Bruxelles.

L'édition nonante-quatre a démontré la vitalité de cet événement qui a pu se permettre cette année onze jours de projections (9 en 92 et 10 en 93), la présence de nombreux invités dont

Geoff Campbell d'Industrial Light & Magic ainsi que la présentation en quasi-simultanéité du colloque du film par image de synthèse de Monte-Carlo (Festival Imagina). Et pour coiffer le tout, le comité de sélection — de l'aveu même des organisateurs — a eu cette année le «luxe» de pouvoir faire un choix parmi les productions belges plutôt que, comme par le passé, d'être obligé de tout montrer afin d'en arriver à bâtir un programme d'une heure. L'animation, donc, se porte bien, preuves à l'appui.

Dans le volet dessin animé, les cinéphiles (le mot n'est pas gratuit, le public bruxellois est particulièrement exigeant et n'hésite pas à signifier son plaisir ou son mécontentement) ont pu apprécier une très riche sélection internationale de courts métrages dévoilant les dernières créations d'animateurs à découvrir ou déjà établis (Hoedeman, Lord, Svankmajer, Back...). Dans bien des cas, le volet dessin animé a magistralement prouvé que, malgré l'intérêt grandissant pour l'image de synthèse, le bon vieux crayon, le fusain, la pâte à modeler et l'animation image par image sont encore les ingrédients privilégiés (et économiques) pour de formidables envolées poétiques, oniriques, métaphoriques et parfois cyniques. Ainsi, **I Love You Too** (Josko, Marussic, Croatie), animation de dessins minimalistes sur cellulose, joue sur un cynisme grinçant, alors qu'un tout simple mot d'amour d'un homme à sa femme est constamment interrompu par le bombardement de leur maison. Une minute a suffi pour tout dire.

L'économie de temps n'est pas la qualité première de **Food** (République tchèque). Le grand animateur Jan Svankmajer a eu besoin de dix-sept minutes (peut-être quelques-unes de trop) pour émettre sa thèse sur la société de consommation. Sa violente dénonciation est toutefois sans équivoque. Faisant habilement interagir images réelles animées par pixillation et modèles en pâte à modeler, le réalisateur crée une illustration saisissante et

provocante de l'humanité à l'ère de la surconsommation.

L'animateur canadien Co Hoedeman avec **L'Ours renifleur**, s'attaque à un autre problème de consommation, celui de la drogue. Le film anime, grâce à l'ordinateur et à des éléments coupés dans le carton, des animaux de la faune arctique qui tentent de sauver un ours souffrant d'accoutumance aux vapeurs d'essence. Nous passerons sous silence l'animation pas toujours parfaite et le récit un peu mince pour célébrer plutôt l'excellence du travail effectué sur la bande son et la lumière.

De Nouvelle-Zélande provient **The Nightwatchman** (Joe Wylie), inquiétante fiction sur les manipulations génétiques du gardien de nuit d'une usine de fabrication d'insecticides. Le style naïf du dessin de Wylie contraste avec les dangers bien réels qu'il évoque.

Britannia (Joanna Quinn, Grande-Bretagne) est une parabole particulièrement sévère du passé impérialiste de la Grande-Bretagne. Le redoutable chien Britannia, que Quinn anime et transforme par dessins sur papier, devient à la fois cannibale, vampire et... caniche dans les bras de sa maîtresse, à l'heure du thé. Pour bien ancrer son film entre colère et humour, la réalisatrice emprunte à Chaplin l'image du globe terrestre pris comme ballon de plage.

Aussi de Grande-Bretagne, le festival a proposé **The Stain** (Marjut Rimminen, Christine Roche). Inspiré d'un fait réel — le suicide de jumeaux octogénaires — le film déploie, avec une extraordinaire maîtrise, différentes techniques d'animation afin d'illustrer une terrible fable sur fond d'inceste.

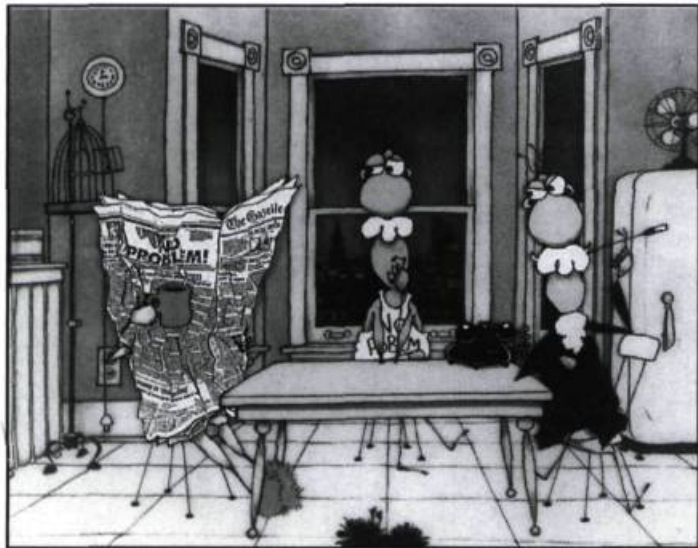
Encore et toujours de Grande-Bretagne, **The Kings of Siam** (Ged Hanney) est une troublante évocation de la vie de frères siamois qui, dans un cirque, font rire les foules. Mais hors-scène l'un et l'autre entretiennent leurs propres rêves et maudissent leur existence. Ces deux derniers films britanniques, tant par leur technique que par leurs thèmes,

ont constitué à notre avis les faits saillants de cette sélection internationale.

Mentionnons également le remarquable **The Dream of a Ridiculous Man** (Alexander Petrov, Russie). Cette illustration de Dostoïevski utilise la technique de peinture sur verre dans un style passant de l'impressionnisme le plus lumineux au clair obscur le plus troublant. Le film a reçu le 1^{er} prix à Annecy en 93.

Dans un tout autre registre, le film canadien **Pearl's Dinner** (de la Montréalaise Lynn Smith) anime avec brio dessins et éléments

nombre de festivaliers, notamment grâce à la série de séminaires sur l'image de synthèse. Geoff Campbell, directeur technique de la bande d'alchimistes d'Industrial Light and Magic, est ainsi venu révéler certains secrets derrière **Jurassic Park**, **Terminator 2** ou **Death Becomes Her**. En un peu plus de 90 minutes, ce diplômé de l'École des Beaux-Arts d'Ontario et de l'Université Sheridan de Toronto a retracé, images à l'appui, les étapes importantes de l'évolution de l'animation par ordinateur chez ILM, depuis le deuxième épisode de la série **Star Trek**.



No Problem de Craig Welch

découpés divers et parvient à rendre avec sensibilité l'ambiance d'un casse-croûte où s'arrêtent camionneurs et automobilistes. Aussi du Canada **No Problem** (Craig Welch) évoque, avec un humour qui a eu raison des spectateurs, les aventures sentimentales d'un retraité célibataire tourmenté par ses diverses personnalités.

Long Live the Mouse (Pavel Koutsky, République tchèque) se situe dans la pure tradition du cartoon le plus endiablé. Une souris veut du fromage, mais il y a le gros chat : six minutes de poursuites, de slapstick et d'humour noir. Tex Avery n'est pas loin.

La rigoureuse sélection du volet animation a intéressé un grand

En fin de festival, on a présenté les films du colloque *Imagina 94* de Monte-Carlo. À cette occasion, nous avons eu le privilège d'assister aux tout derniers développements de l'image de synthèse. La précision de l'image est en train de devenir telle que, dans le cas de reproductions d'intérieurs de nuit ou d'éclairages tamisés, il devient difficile de distinguer le synthétique du réel.

Dans le volet animation par ordinateur, les divers films projetés ont semblé mettre en présence deux tendances. Dans un premier temps, certains réalisateurs exploitent l'image de synthèse comme une possibilité d'améliorer les effets de transformation d'images et d'actualiser leurs délires les plus divers. On a pu

remarquer cependant, par la réaction des spectateurs, que ce genre de films lasse assez rapidement. Ils sont plutôt perçus comme les produits d'une... «simple» programmation informatique qui engendre une rapide saturation de l'image. Il est vrai que ces films sont, pour la plupart, des promotions de logiciels ou des bouts d'essai de nouvelles textures, couleurs ou lumières. Ce qui n'empêche pas certains réalisateurs, ceux de la «seconde tendance», de créer des oeuvres d'une très grande poésie où l'image de synthèse sert de complément à une évidente recherche esthétique. Les programmeurs se font alors les peintres d'une avant-garde en perpétuelle évolution, même s'ils doivent vanter la suspension du dernier modèle de Fiat ou illustrer la nouvelle chanson d'une vedette pop.

L'étude esthétique de l'image de synthèse est encore à faire complètement. Ces prochaines années nous diront quelles voies emprunteront ces cinéastes de la «caméra-clavier» et quelle esthétique véritablement nouvelle émergera de cette union entre le synthétique et le réel. Il sera important de s'interroger sur les différences de perception du spectateur, selon qu'il est en présence de la «perfection» de l'image informatique ou devant l'évocation plus «métaphorique» du dessin animé conventionnel. La question n'est pas que théorique.

Carlo Mandolini

LES VI^{ES} RENCONTRES CINÉMATOGRAPHIQUES DE CANNES

Ces VI^{es} Rencontres cinématographiques de Cannes, qui se tiennent dans le nouveau Palais Croisette, s'affirment annuellement comme un événement attendu. C'est en fait «Le rendez-vous du public avec le cinéma et ses professionnels».

Il faut dire que Cannes n'est pas seulement la ville du Festival

international du film, mais la véritable capitale européenne du 7^e art. Elle contribue au rayonnement cinématographique à longueur d'année, en organisant le MIDEM, le MIPTV, le MICOM, le FIPA. Ces manifestations audiovisuelles réunissent donc des professionnels du monde entier, y compris de nombreux participants canadiens.

Pour ces VI^{es} Rencontres, le Québec était l'invité d'honneur. Plusieurs représentants du cinéma québécois avaient répondu à l'appel. Ils purent constater l'enthousiasme du public pour le cinéma québécois, grâce à la rétrospective qui permettait d'apprécier **Pour la suite du monde** de Pierre Perrault et Michel Brault, **À tout prendre** de Claude Jutra, **Cordélia** de Jean Beaudin, **Jésus de Montréal** de Denys Arcand et surtout **La Vraie Nature de Bernadette** de Gilles Carle et **Les Bons Débarras** de Francis Mankiewicz.

Onze films figuraient dans la compétition venant de Suisse, des États-Unis, de Belgique, de Bulgarie, de Taiwan, du Mali, d'Algérie, d'Italie et deux films de France. Le Canada était représenté par **Le Sexe des étoiles** de Paule Baillargeon. Le jury formé de six jeunes de moins de 21 ans, dont une Canadienne, a attribué le Prix à **Silent Tongue** de Sam Shepard.

Si les organisateurs de ces Rencontres ont décidé d'accorder une place importante aux films québécois, c'est que, depuis les années 80, le cinéma québécois s'est fait connaître en Europe par des oeuvres pleines de fraîcheur et d'originalité, avec prise sur la réalité ou envol vers la fantaisie. Le public cannois aime le cinéma québécois et attend toujours les nouvelles productions avec plaisir.

Dans le cadre de ces Rencontres, une exposition des plus belles photos de tournage de Bertrand Carrière, sur les principaux films québécois des dernières années, a attiré les regards attentifs de nombreux visiteurs.

Roland Groult